

2009 ANNÉE ÉROTIQUE

CETTE ÉDITION SPÉCIALE À TIRAGE LIMITÉ RÉUNIT NEUF
TITRES DE LITTÉRATURE ÉROTIQUE DE LA COLLECTION
POINTS :

Cons, Juan Manuel de Prada ;
Légendes de Catherine M., Jacques Henric ;
La Vie sexuelle de Catherine M.,
Catherine Millet ;
Le Beau Sexe des hommes, Florence Ehnuel ;
Le Boucher, Alina Reyes ;
Le Fouet, Martine Roffinella ;
Les Aventures de Minette Accentiévitch,
Vladan Matijević ;
Poésie érotique, Jean-Paul Goujon (dir.) ;
Putain, Nelly Arcan.

Nous remercions les auteurs et les éditeurs
partenaires d'avoir contribué à cette
opération inédite.

Valérie Gautier, directrice artistique du Seuil,
a créé le design graphique de la sélection :
qu'elle en soit également remerciée.

L'éditeur

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure et agrégée de philosophie, Florence Ehnuel est professeur à Bordeaux.

Florence Ehnuel

LE BEAU SEXE
DES HOMMES

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0214-3581-8

(ISBN 978-2-02-097163-8, 1^{re} publication

(ISBN 978-2-7578-1215-0, 1^{re} publication poche)

© Éditions du Seuil, mai 2008

Le Code de la propriété Intellectuelle Interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon tendre M., pour sa flamme.
Pardon, pardon pour les larmes...*

Très longtemps je me suis demandé pourquoi j'aimais les hommes puisque seul le corps féminin me semblait digne d'être trouvé beau. La beauté féminine était une évidence, elle seule tombait sous le sens. Cela ne me rendait pas homosexuelle pour autant, mais je vivais mon attrait pour les hommes comme une énigme, voire une aberration. Certains d'entre eux m'attiraient, surtout par leur visage, par leur allure, par leur conversation ou les hommages qu'ils me rendaient, mais aucun ne parvenait à bousculer mon préjugé : je restais convaincue que seul le désir pour un corps de femme peut véritablement se justifier.

Or, vers l'âge de trente-cinq ans, les circonstances ont libéré en moi un nouvel appétit pour les rencontres amoureuses et pour la sexualité. J'ai soudain découvert l'envie de tourner plus résolument mon regard vers le corps masculin. Alors un éblouissement m'a envahie qui ne s'est pas éteint et que je souhaite mettre tout mon soin à cultiver.

Un éblouissement qui est devenu un des bonheurs de ma vie.

Bonne nouvelle pour mes décennies de la maturité : pleins d'hommes, charmants, désirables, circulent autour de moi. Les contempler enchante ! Les détailler ravit ! S'offre à moi tout un festival de nouveaux plaisirs à savourer.

De cet émerveillement, de son retard, de son installation progressive et de sa légitimité, je voudrais témoigner dans ce livre.

Garçons inaccessibles, hommes inquiétants

Chaque soir, très petite, je suis debout et nue dans la baignoire. Ma mère me savonne et, chaque soir, arrive le moment douloureux où, de son gant de toilette un peu rêche malgré la mousse, elle doit me laver le sexe et les fesses. La voix tendue d'un sourd reproche, le visage masquant mal la gêne et l'aversion, elle énonce toujours le même impératif qui me bat aujourd'hui encore dans la poitrine : « Écarte. » Écarter quoi ? Pour désigner le sexe, elle ne prononce jamais aucun mot, même pas familier ni enfantin. Elle laisse suspendu cet énorme blanc. C'est déjà si éprouvant pour elle d'avoir à demander que je l'écarte.

Elle aimerait tellement mieux ne rien avoir à faire avec cette partie de mon corps, ni même avec quelque partie qui le compose. Je ne l'explique pas en moi-même, mais ma peau, mes muscles, mon squelette l'entendent : j'impose à ma mère un lourd fardeau par mon incarnation, d'autant plus que cette

incarnation est sexuée. Devoir laver sa fille entre les jambes, c'est à vous dégoûter d'être mère. Je suis désolée de lui imposer ça. Sincèrement honteuse. Je suis coupable d'une faute originelle. Je promets sans un mot que, par tous les moyens possibles, je garderai le silence sur mon sexe et mon corps.

Quand j'atteins l'âge de cinq ans, il me vient sans préméditation particulière de secouer ce pénible pensum hygiénique. L'air dégagé, altruiste, je propose un soir à ma mère, occupée dans la cuisine, de prendre mon bain et de me laver sans son aide. Je lui indique qu'elle n'a pas besoin de se déranger. Un immense contentement se manifeste dans sa réponse : ça l'arrange énormément car ça lui permettra de préparer plus vite le repas. Je suis une grande fille, ajoute-t-elle, et très gentille. Je me sens, comme elle, incroyablement délivrée. Là comme souvent, nous taisons la vérité de ce que nous vivons, nous en restons aux apparences, aux convenances. Je ne crois pas que ma mère saisisse la nature de sa propre satisfaction ; quant à moi, et sans le savoir pourtant distinctement, je ne suis dupe de rien.

Je suis profondément soulagée : je ne vais plus devoir subir directement son dégoût mal camouflé. Mais une empreinte reste indélébile : il demeure que mon corps et mon sexe n'ont pas le droit d'être dits. Ils n'ont donc pas le droit d'être.

Le corps : ce qu'il faut écarter, du dire, du voir, de l'existence.

Au centre du corps, le sexe concentre, comme un noyau dur, cet impératif.

Là d'où pourraient jaillir la vie, la joie, l'identité et la beauté, doivent dominer le silence, l'interdit, la honte.

Mon sexe est logé à cette enseigne ; le sexe du garçon, n'en parlons pas ! Il a une inexistence plus dense encore. Là où mon propre sexe serait un zéro, celui des garçons serait négatif. Mon sexe est un vide, celui du garçon, un trou noir. Une antimatière.

Enfant, je n'ai accès à aucun corps masculin. Mon frère a huit ans de plus que moi et reste physiquement toujours hors de portée (je crois que nous ne nous touchons même jamais). D'ailleurs, à chaque déménagement, l'organisation se reforme autour du principe selon lequel s'il y a, dans l'appartement, une salle de douche subalterne à la salle de bains principale, elle est réservée au seul garçon de la famille, mais je mets des années à comprendre pourquoi il en est ainsi car ce n'est pas expliqué. C'est la mère d'une autre famille qui me donne un jour la clé de cette distribution des pièces, par hasard, en disant, avec un petit sourire, au détour d'une conversation portant sur notre appartement : « Ben oui, la douche indépendante, c'est pour le

garçon, bien sûr.» Il reste que je ne connais jamais de mixité dans les ablutions. Il m'est plus que naturel que la nudité de mon frère soit absolument hors de ma vue, comme celle, d'ailleurs, de tous les autres membres de ma famille, ma mère, ma sœur et, évidemment, mon père, qui ne vit pas avec nous (mes parents se sont séparés quand j'avais trois ans). Je ne crois rien refouler aujourd'hui en disant que je ne me souviens d'aucune occasion de voir un corps de garçon. À l'école maternelle, pourtant, les toilettes devaient bien être mixtes, mais je n'ai pas la mémoire d'y avoir accordé une quelconque attention. Il est normal qu'aucune trace d'une pareille expérience ne se soit imprimée : ce dont on ne parle pas n'a pas lieu.

Je suis allée un jour avec une petite voisine et son frère à peine plus âgé que nous m'enfermer dans leurs toilettes pour jouer aux cartes en toute intimité. Quoiqu'en ait soupçonné, sans aucune discrétion et avec beaucoup d'excitation, les parents et les aînés de mes partenaires, je ne garde aucun souvenir de culottes baissées et je crois que la partie était restée totalement habillée. Je ne me rappelle pas avoir été nue avec d'autres enfants sur la plage. Bref, il me semble que, jusqu'aux premiers ébats amoureux, il n'y a pas de nudité dans mon univers, et encore moins de nudité masculine. Tous les corps sont recouverts, emballés, on ne peut pas les voir. Cette règle suscite un désir que je crois déceler

comme intense, mais profondément enfoui. Voir un corps, le voir vraiment. Voir un corps entier : ce désir devait se situer à des années-lumière de mes préoccupations conscientes, mais je pressens que, très très haut dans mon ciel, il devait avoir la brillance, la puissance d'énergie d'une étoile. Je ne suis plus sûre de cela. Je le recompose peut-être. Je le devine pourtant.

Au cœur de l'image de mon corps gît en quelque endroit le fantasme d'un corps idéal, qui serait taillé à la serpe par un bon Dieu-Procuste : un corps dont rien ne dépasserait ni ne s'invaginait, un corps sans aucune aspérité extérieure ni cavité interne. Totalement homogène, il ne serait traversé par aucun fluide, ne produisant aucune sécrétion, il ne serait doté d'aucun orifice car il n'en aurait de toute façon nul besoin. Cette image de corps tout d'un bloc erre ou a erré longtemps en quelque endroit que je ne localise pas précisément de mon imaginaire, comme un fantôme rôde dans un château dont il hante les nombreuses pièces sans s'installer dans aucune.

Longtemps, par suite, le sexe masculin m'est apparu comme un vilain rajout, mollasson, maladroit, disgracieux, d'autant plus qu'il est double puisque le pénis vient se superposer aux bourses. Non seulement il dépasse mais il se redouble lui-même ! De plus, il est mal délimité, avec ces testicules un

peu vagues, brouillons. D'ailleurs il pend, ce qui prouve qu'il n'a pas de tenue. Pendre ainsi est laid et, qui plus est, bête. Ou bien il rebique, ce qui est soit curieux, soit vantard, soit brutal. Si j'avais pu dire quoi que ce soit de cet organe, je m'en serais moquée sûrement, comme d'un crochet ridicule et mal fichu. D'un point de vue esthétique, d'un point de vue moral, le sexe masculin était en lui-même vulgaire (la pire des fautes selon le code tacite qui m'était enseigné). Comment pouvait-on oser le porter ? Comment pouvait-on oser ne serait-ce que le laisser deviner sous le pantalon ? Je trouvais la simple bosse qu'il dessinait sur les pubis habillés ni plus ni moins inconvenante. Je ne pouvais comprendre comment il se permettait une telle visibilité. Exhibitionniste par essence. Indiscret par nature. Obscène, irréductiblement.

Je me rappelle avoir, vers cinq ans, échafaudé un mythe personnel pour expliquer la venue au monde des êtres humains. Un bon Dieu, plutôt dans le genre artisan boulanger, les avait confectionnés avec de la farine, de l'eau, d'autres ingrédients encore, mais je ne me souviens plus précisément de la recette. J'aimais à la détailler, dans la cour de récréation, aux quelques copines qui venaient s'installer à mes côtés sur le banc. Je trouvais cette fabrication passionnante, surtout que mes compagnes m'écoutaient avec des yeux d'abord ébahis puis convaincus. Cette

histoire originelle me convenait fortement puisque les petits bonshommes ainsi constitués étaient tout d'une pièce et avaient des contours très simples.

Puis ce mythe disparut de mes préoccupations, jusqu'à ce qu'un jour, à l'âge de huit ans, ma mère me mette entre les mains, sans que j'aie absolument rien demandé, sans un mot (peut-être « Tiens » ou « Voilà », mais rien n'est moins sûr), et sur la même tonalité de tension larvée que lorsqu'elle devait s'occuper de mon hygiène, un livre d'éducation sexuelle. Je me rappelle l'avoir feuilleté dans la solitude de ma chambre, sans l'avoir compris et sans avoir eu l'appétit de le lire de bout en bout, me plaçant comme à l'extérieur de moi-même pour ne pas ressentir la sidération dans laquelle l'ouvrage me plongeait. Je demandai pourtant quelques jours plus tard à ma sœur, âgée de neuf ans de plus que moi, de me l'expliquer. Elle ferma sa porte à clé et mit des mots et des commentaires sur les images : « Tu vois, ils font de cette manière, voilà, c'est comme ça. » Cette lecture devenait possible en sa compagnie (de toutes les dimensions morbides du désert, affectif, langagier, qui formait notre lot commun, ma sœur m'a sauvée). La sexualité appelle la transmission de celui qui a plus d'expérience à celui qui en a moins. Dans ce domaine, aucun livre ne peut remplacer une parole habitée et adressée.

De ces pages, je ne me souviens que du dessin d'un homme nu allongé sur une femme nue qui

gardait les jambes parallèles. On voyait, par le biais de je ne sais quelle coupe transversale, le sexe de l'homme introduit dans le vagin de la femme. En apprenant cette procédure, je tombai des nues. Elle arrivait dans mes représentations comme un cheveu sur la soupe. J'en pris acte, mais comme d'une réponse à une question que je ne m'étais pas posée, comme d'une connaissance qui venait en surimpression sans trouver sa fonction dans un ordre capable de l'accueillir. Malgré le dessin du rapport sexuel, malgré le souvenir assez précis que j'en garde, malgré le caractère non réversible de cette information qui s'est imprimée ce jour-là dans ma conscience, il me semble que tout demeurait flou. Peut-être ne savais-je que faire de ce secret dévoilé sans que j'en aie formulé moi-même la demande, peut-être ne savais-je pas à quelle place me tenir devant ce couple superposé et immobile. L'affaire restait suspendue. Et, en particulier, la forme du sexe masculin m'apparaissait comme tout à fait inattendue.

La découverte précise du sexe masculin survient donc dans ce contexte de cheveu sur la soupe.

À douze ans pourtant, j'ai eu l'occasion d'en sentir un entre mes cuisses. J'étais allée bivouaquer une semaine dans les Vosges avec trois amis, dont un garçon, Joseph, âgé, lui, de quatorze ans, dont j'étais amoureuse et qui disait l'être aussi de moi. Au retour de ce périple, nous nous sommes retrouvés

seuls une nuit dans la maison de ses parents, qui étaient partis en vacances. Nous avons partagé cette nuit nus dans un lit commun, à nous caresser, à savourer la chaleur commune de nos peaux rapprochées, et Joseph a entrepris de me pénétrer, ce qui n'a pas été possible, parce que j'avais mal, n'étant certainement ni ouverte ni lubrifiée (je n'étais pas encore pubère). C'est ainsi que je m'en souviens aujourd'hui, mais sur le coup je ne savais pas du tout à quel degré de profondeur et d'aboutissement nous étions arrivés ensemble. J'avais senti un sexe dur qui cherchait à s'enfoncer dans le mien, qui avait essayé de passer la résistance du mien, et je ne savais pas s'il était parvenu à ses fins ou non. Après que nous nous sommes quittés, Joseph ne m'a plus donné signe de vie, sans doute rongé par un sentiment de culpabilité. Nous ne nous sommes quasiment plus jamais revus et, en tout cas, plus jamais touchés.

De retour de cette expérience, dans l'extrême solitude qui a suivi, j'ai été quant à moi obsédée par le souvenir de cette nuit tellement inattendue, par la nostalgie cuisante des caresses et du plaisir que j'en avais ressenti et que je trouvais inouï et irremplaçable. Je me perdais en conjectures aussi pour savoir si j'avais été ou non déflorée, et si je devais conclure de ce premier rapport sexuel que faire l'amour est délicieux sur le corps superficiel mais douloureux dans le sexe, du moins pour la jeune fille. Une des questions qui tournaient le plus

en moi était de savoir si cette douleur était venue de ce que je n'avais pas écarté les jambes. La fille doit-elle écarter, voire relever les jambes quand le garçon vient sur elle ? Cette interrogation me creusait le ventre avec acidité pendant toutes les heures, si nombreuses, que je passais à revivre cette nuit extraordinaire. J'aurais passionnément voulu pouvoir poser la question à un adulte, et aussi faire à quelqu'un le récit du bonheur que j'avais ressenti, pour le faire exister encore une fois, mais je ne savais vers qui me tourner (je finis par me confier à ma sœur, mais je n'en éprouvai pas le soulagement que j'en attendais. Cette nuit était désespérément révolue. Elle me rassura en tout cas sur la question de la douleur et dit que c'était au contraire « très agréable »). Je cherchais, sur les étagères du couloir, ma réponse concernant la position de la femme, dans les quelques livres sur l'amour et la sexualité qui stagnaient là, manifestement peu feuilletés, alibis au silence total qui régnait sur la question. Je parcourais en particulier le livre d'éducation sexuelle pour adolescents que ma mère avait donné à mon frère et à ma sœur le jour où elle m'avait donné le volume de la même collection adapté à mon âge. Mais je ne parvenais pas à trouver le renseignement sur la manière de tenir les jambes. Cette question devait avoir cristallisé toutes les interrogations et toute l'envie de recommencer qui tournoyaient en moi depuis cette nuit de découverte – découverte

d'un monde, celui de mon corps nu contre celui d'un garçon, bâti tellement autrement, pour s'imbriquer dans le mien et lever en moi des plaisirs beaucoup plus intenses que tous ceux que j'avais connus jusque-là. Pendant des mois, j'ai eu la tête pleine de ces pensées harassantes. Puis elles se sont émoussées, derrière d'autres questions plus quotidiennes, scolaires, intellectuelles.

Pendant les heures que j'avais passées dans les bras de Joseph, et bien que nous ayons pris ensemble un bain au matin (mon Dieu! comme ça m'avait semblé libre et extraordinaire!), je n'avais perçu de son sexe que des impressions très confuses et mal organisées. Je n'en avais pas recueilli une idée nette de sa forme érigée, je m'étais limitée à sentir sur un point choisi par lui de mon entrejambe un corps dur qui cherchait avec insistance à plonger dans ma profondeur. Ce qui est sûr, c'est que je ne me souviens pas du tout avoir regardé Joseph en entier, ni lui avoir caressé autrement qu'à l'aveugle d'autres parties que les plus accessibles à mes mains, son dos, ses épaules, sa nuque, ses cheveux. En tout cas, je n'ai pas regardé son sexe, je crois n'en avoir eu ni l'idée ni le désir. J'avais certainement suffisamment à faire déjà avec le simple surgissement dans mon univers d'un câlin avec le corps entier, de la peau contre la peau, des bouches qui se frôlent, puis dialoguent des lèvres et des langues, de la chaleur commune. Je n'en gardais aucun souvenir visuel,

mais tellement de sensations tactiles incroyablement complantes. Je me sens pleine de compassion pour la jeune adolescente que j'ai été pendant ces mois-là, tellement désolée de ne pouvoir connaître à nouveau ces sensations et ces plaisirs, tellement incertaine de ce qu'elle avait vraiment vécu. Elle aurait aimé au moins savoir, comprendre, nommer, et puis aussi, bien sûr... recommencer !

D'autres amants que Joseph se sont présentés heureusement par la suite contre ma peau, et plus tard même, avec un mari, j'ai partagé plus de dix ans un lit conjugal. J'en ai conçu des plaisirs dont je me réjouis encore et que je jugeais toujours prioritaires quand ils se proposaient. Pourtant, le territoire du corps masculin, que je parcourais, que je côtoyais couramment, restait limité à certaines sensations. En particulier avec l'homme qui voulait bien me donner du plaisir, je ne me plongeais ni dans son odeur, ni dans sa contemplation totale et détaillée. J'en restais à une certaine surface ; je n'entrais pas de tous mes sens dans le monde entier de son corps. L'éblouissement véritable, l'éblouissement complet était encore à venir. Je ne dis pas que pendant toutes ces années je n'ai pas eu beaucoup de plaisir avec les quelques hommes qui ont bien voulu se pencher sur moi. Je ne dis pas que je n'ai pas senti le grain de leur peau ou le goût de leur sexe, ce n'est pas du tout ça que je dis. Je dis qu'ils n'étaient pas

DU MÊME AUTEUR

L'amour conjugué
Essai sur le conjugal et l'adultère
La Martinière, 2004

En amour sommes-nous des femmes ?
Le Pommier, 2007

RÉALISATION : PAO ÉDITION DU SEUIL
IMPRESSION : CPI BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2009. N° 100035. (51926)
IMPRIMÉ EN FRANCE